

FONTANILLE Jacques et ZINNA Alessandro (dirs), *Dialogue entre la sémiotique structurale et les sciences. Hommage à A.J. Greimas*, numéro de *Langages*, n° 213, Paris, Armand Colin, mars 2019, 23 x 15 cm., 135 (136) p., ISBN 978-2-200-93225-1, 18 €.

Paru en mars 2019, le numéro deux-cent-treize de la revue *Langages*, dont la composition a été confiée à Jacques Fontanille et Alessandro Zinna, porte pour titre : *Dialogue entre la sémiotique structurale et les sciences. Hommage à A. J. Greimas*. L'idée de ce numéro a surgi en marge des célébrations du centenaire de la naissance d'Algirdas Julien Greimas (1917–1992) lors d'une table ronde intitulée *La sémiotique structurale dans le concert des sciences* qui s'est tenue au Congrès de l'Association Internationale de Sémiotique organisé les 26 et 27 juin 2017 à Kaunas (Lituanie). Les neuf articles retenus explorent le dialogue, déjà bien engagé, entre la sémiotique structurale et les sciences. Il s'agit bien d'un « hommage » en ce sens que ce numéro constitue une manière de défense et illustration de la théorie greimassienne à travers l'examen de ses interactions avec des disciplines aussi variées que la psychanalyse, l'architecture et la musicologie.

Dans l'article princeps, Jacques Fontanille et Alessandro Zinna posent d'emblée que la notion de *structure*, « totem d'un courant intellectuel daté », demande à être actualisée en la rapprochant du sens courant que les autres sciences lui attribuent : celui d'une « attitude qui vise un certain ordre de construction dans l'approche des phénomènes étudiés. » (p. 6). Il fut un temps où la structure faisait vendre : l'adjectif dans le titre de *Sémantique structurale* (1966) fut ainsi suggéré à Greimas par son éditeur à des fins promotionnelles, comme le rappelle justement Denis Bertrand, qui demande au passage : « La structure, pour le chercheur en sciences exactes, est inhérente à la saisie de ses objets : parle-t-on en effet de physique ou de chimie “structurale” ? » (p. 67). L'expression semble en effet pléonastique.

En raison de sa triple assise linguistique, philosophique et anthropologique (p. 8), et parce qu'elle s'intéresse aux « articulations du sens » (p. 9), champ partagé par toutes les sciences, la sémiotique structurale serait la mieux à même de lutter contre l'éclatement des disciplines et permettrait, sinon de les unifier, au moins de construire « une approche unitaire au sein des sciences humaines » (p. 11) en interrogeant un certain nombre d'« homologues structurales ». Les auteurs pointent au passage le malheureux effet de la linguistique saussurienne sur cet éclatement : l'idée sous-jacente semble être que le rejet de toute pratique normative (d'une « loi » ou d'un « code » partagé) n'a certainement pas facilité le dialogue et l'interdisciplinarité (p. 13). Ce défaut (en quelque sorte « structurel » dirait-on) paraît également définir les limites du projet sémiotique, ainsi : « On peut se demander [...] si la linguistique et la sémiotique, au-delà de leur base *descriptive* et *comparative*, peuvent être des sciences *explicatives* et si elles peuvent avoir une quelconque aptitude *prédictive*. » (p. 14). La restriction permet toutefois de préciser le rôle propre de la sémiotique en tant que « discipline d'*interface* dans le dialogue entre les sciences. » (p. 15).

Parmi les neuf contributions de ce numéro, on distingue deux types d'approche : d'une part, celles qui s'inscrivent dans une sous-discipline de la sémiotique, approche

qu'on pourrait qualifier de « sémiotique-objet » si ce syntagme n'existait dans un sens assez différent (soit la « sémiotique du vivant » de Zinna, la « sémiotique de l'écriture » de Klock-Fontanille, l'« éthosémiotique » de Darrault-Harris et la « sémiotique musicale » de Grabócz), d'autre part, une approche dialogique en quelque sorte « conjonctive » qui explore les espaces de recouvrement entre sémiotique « et » sciences autonomes (soit « sémiotique et psychanalyse » chez Beividas, « — et théorie littéraire » chez Bertrand, « — et science du design » chez Deni, « — et architecture » chez Pellegrino, « — et sciences de la communication » chez Reyes). On résume brièvement ces contributions ci-dessous.

Alessandro Zinna montre certaines homologies structurales entre la communication humaine et animale dans « Notes pour une archéologie du vivant ». Ajoutant au fameux exemple de la danse des abeilles proposé par Benveniste (« Communication animale et langage humain », 1952), il montre qu'il existe des traits communs : par exemple, la double articulation serait présente dans le chant des oiseaux. En revanche, la signification animale n'a pas de négation (p. 20) et les échanges des animaux se réduisent à moins de dix secondes (p. 22). Contre « toute négation du côté biologique et animal de l'humain » (p. 25), Zinna plaide en faveur d'une « sémiotique du vivant » (p. 23), pensant les continuités entre espèces.

Dans « La recherche sur les écritures : Un dialogue entre linguistique, sémiotique et anthropologie », Isabelle Klock-Fontanille s'érige contre la conception « phonocentriste » de l'écriture comme « mode second destiné à représenter la parole » (p. 29). Partant de l'étude de Greimas (« Sémiotique figurative et sémiotique plastique », 1982), et s'appuyant sur les travaux de Roy Harris (*The Origin of writing*, 1986) pour qui l'écriture est aussi « un système de représentation des idées » (p. 34), elle examine la portée iconique des hiéroglyphes afin de réintégrer la « part d'image » (p. 34). On pourrait regretter que sa démonstration se concentre sur cet exemple, peut-être trop évident ? Un autre cas de signifié attaché à l'écriture dans sa matérialité aurait pu être, par exemple, un des biais de l'évaluation bien connu des correcteurs de copies manuscrites : l'« effet de halo » consistant à se laisser influencer par la calligraphie du candidat. L'étude de Klock-Fontanille et ses travaux antérieurs n'en demeurent pas moins essentiels pour penser la « sémiotique de l'écriture » qui donnait récemment son titre au neuvième numéro de la revue *Signata* (2018), sous la direction de Jean-Marie Klinkenberg et Stéphane Polis.

Ivan Darrault-Harris se décrit comme éthosémioticien. Dans « Des actions de papier à celles de chair et d'os. De l'éthologie à la sémiotique du comportement », il transpose à l'étude du comportement humain les modèles sémiotiques éprouvés par Greimas à partir de ce qu'il appelait lui-même des actions « en papier », c'est-à-dire des actions narrées (p. 39). Prenant l'exemple assez exemplaire du comportement maternel, Darrault-Harris montre que les expressions faciales délibérément exagérées de la mère développent une « “pédagogie” de l'acte phatique, permettant au bébé d'opérer la construction de sa propre compétence » (p. 47). Il conclut à la pertinence de la grammaire narrative de Greimas contre l'« indigence » des modèles de la médecine

narrative (p. 53) dont une note de bas de page signalait plus tôt l'« ignorance [...] totale » en matière de théorie narrative (note 9, p. 50).

Dans « Sémiotique et psychanalyse : L'univers thymique comme enjeu », Waldir Beividas explore la question du sens en psychanalyse en partant de la notion de « signifiant ». Après avoir fait l'histoire de ses valeurs – en particulier : son emploi très flottant chez Lacan qui aurait rejeté le sens après l'avoir promu, passant de la *sémantophilie* à la *sémantophobie* (p. 61) – Beividas estime que « [c]e concept [...] se trouve aujourd'hui pratiquement périmé [...] » (p. 64).

Denis Bertrand met en regard les développements actuels de la sémiotique et le renouveau de la théorie littéraire dans « Sémiotique, littérature et nouvelle herméneutique : Pour une approche formelle et engagée ». Sous l'étiquette de « Nouvelle herméneutique » (pour faire pendant à la Nouvelle Critique ?), il désigne un courant de pensée illustré par les travaux de M. Macé, H. Merlin-Kajman, Y. Citton, W. Marx et, plus loin, A. Compagnon (p. 70). Revenant au travail de Greimas sur la poésie lithuanienne, il montre que théorie du discours et création littéraire se rejoignent étroitement.

Partant du constat qu'il n'existe pas de musique sans structuration » (p. 80), Márta Grabócz tente d'évaluer l'apport de la sémiotique greimassienne à la musicologie dans « Structure et sens en musique : Dialogue avec Greimas ». Distinguant, d'une part, la sémiotique musicale « formaliste », « née sous l'influence de J. Molino, avec sa tripartition appliquée à la musique par J.-J. Nattiez (1975) » (p. 84), représentée notamment par N. Meeüs, et d'autre part la sémiotique musicale « greimassienne », qui s'intéresse particulièrement « à l'articulation du sens, des signifiés, aux programmes narratifs » (p. 85), Grabócz se revendique de cette dernière en s'appuyant notamment sur les travaux d'E. Tarasti (*Sémiotique de la musique classique*, 2016). Elle conclut en indiquant que ce panorama demanderait à être complété « en se penchant sur la trentaine d'ouvrages-clé qui a marqué l'histoire de la sémiotique musicale européenne de 1980 à nos jours. » (p. 90).

Le but de l'article de Michela Deni, « Des sciences du design à la science du design », est de faire servir la sémiotique greimassienne à la « transformation du design en une "science" qui intègre des outils sémiotiques en se les appropriant » (p. 101). Force est de constater que le design en tant que discipline scientifique est encore dans les limbes (p. 94). Pourtant, non seulement le design est un objet de la sémiotique depuis Barthes, mais en plus certains outils sémiotiques (surtout le « parcours génératif » de Greimas, on parlera alors de « sémiotique appliquée ») servent aux designers dans le temps de la recherche-projet pour définir un « scénario d'usage » (p. 98). Elle propose par ailleurs d'étendre le concept d'énonciation à « la "production de la signification" en général, et donc au design » (p. 98).

Dans « De la profondeur à la surface, la verticale : L'architecture d'un monde possible », l'architecte Pierre Pellegrino propose une réflexion sur la signification en architecture informée par sa fréquentation de Greimas et ponctuée de citations du traité de Vitruve, *De Architectura*. Bien que « [l]e modèle canonique de la sémiotique

narrative ne s'applique [...] pas tel quel, terme à terme, à l'espace architectural » (p. 106), l'architecte estime que sémiotique de l'espace (cf. l'étude de Greimas, « Pour une sémiotique topologique », 1976) et sémiotique narrative ne sont pas pour autant incompatibles.

Enfin, dans « Sémiotique, structure et médias numériques », Everardo Reyes propose une coopération entre la sémiotique et les sciences de l'information et de la communication appliquées au numérique (p. 120). Malicieusement, il prend pour objet de son analyse lexicale le texte numérisé du *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage* de Greimas et Courtès (1979). On apprend ainsi (on s'en doutait un peu) que les deux mots les plus fréquents du *Dictionnaire* sont « Sémiotique » (1082 occurrences), suivi par « Discours » (849 occurrences), et que l'article du *Dictionnaire* « Structure » est le plus long après « Sémiotique ». On s'étonne en revanche que *structure* n'apparaisse pas dans les dix mots les plus fréquents, ce qui serait un indice supplémentaire du reflux du structuralisme vers 1980 ?

Plusieurs des contributeurs citent le dernier livre de Greimas, *Du sens en exil : chroniques lithuaniennes* (1991, traduites en 2017), dans lequel le « maître lithuanien » écrit :

[...] il faut créer et proposer de nouvelles méthodes, un nouveau langage commun à toutes les disciplines des sciences humaines, un langage comme celui que possèdent les sciences naturelles, sous forme de mathématiques. La sémiotique en tant que science est justement le lieu de la création – qu'elle se pose comme objectif – d'un langage mathématique adapté aux sciences humaines².

Objectif ambitieux certes, horizon inatteignable probablement ; il n'empêche qu'on referme ce numéro, qui aurait pu s'intituler *Ce que peut la sémiotique*, sur le sentiment de vertige que donne une théorie capable d'embrasser un vaste champ.

Alexandre Lansmans

Joëlle DUCOS et Joëlle GARDES TAMINE (dirs), *La Traduction. Pratiques d'hier et d'aujourd'hui*, Paris, Honoré Champion (= Colloques, congrès et conférences. Sciences du langage, histoire de la langue et des dictionnaires, 19), 2016, 23,5 x 15,5, 305 (306) p., ISBN 978-2-7453-3159-5.

Le volume regroupe les communications du colloque *La traduction : pratiques d'hier et d'aujourd'hui* à la Sorbonne et présente différentes recherches sur les traductions, plus précisément sur les pratiques de traduction en langues très diverses, pratiques aussi bien anciennes que contemporaines. Le livre est divisé en trois parties : la

² GREIMAS Algirdas Julien, *Du sens en exil : chroniques lithuaniennes*, Lina PERKAUSKYTĖ (trad.), texte présenté par Ivan DARRAULT-HARRIS et Denis BERTRAND, Limoges, Lambert-Lucas, 2017, p. 39.